

CHRISTIAN GIUDICELLI

# Square de la Couronne

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

MÉMOIRES D'UN TRADUCTEUR, entretiens avec M.-E. Coindreau, 1974.  
STATION BALNÉAIRE, *roman*, 1986, prix Renaudot (« Folio », n° 1941).  
DOUBLE EXPRESS, *roman*, 1990.  
LES PASSANTS, *récit*, 2007.

### *Aux Éditions du Seuil*

UNE LEÇON PARTICULIÈRE, *roman*, 1968.  
UNE POIGNÉE DE SABLE, *roman*, 1971.  
LES INSULAIRES, *roman*, 1976 (Points n° 548).  
UNE AFFAIRE DE FAMILLE, *roman*, 1981 (Point n° 174).  
LE POINT DE FUITE, *roman*, 1984.  
CELUI QUI S'EN VA, *roman*, 1996.  
KARAMEL, *théâtre*, 2002.  
PARLOIR, *récit*, 2002 (Points n° 1655).  
APRÈS TOI, *récit*, 2004.

### *Aux Éditions du Rocher*

QUARTIERS D'ITALIE, *récit*, 1993 (« Folio », n° 2866).  
FRAGMENTS TUNISIENS, *récit*, 1998 (« Folio », n° 4180).  
LE JEUNE HOMME À LA LICORNE, *roman*, 1966, réédition 1994.  
BONS BAISERS DU LAVANDOU, *théâtre*, 2000.

### *Chez d'autres éditeurs*

JACQUES NOËL, entretiens, Bibliothèque historique de la Ville de Paris, 1993.  
LE CHANT DU BOUC, *théâtre*, Éditions de l'Avant-Scène, 1981.  
LA REINE DE LA NUIT, *théâtre*, Éditions de l'Avant-Scène, 1977.  
LES LUNATIQUES, *théâtre*, Éditions du Grenier des Mathurins, 1993.  
PREMIÈRE JEUNESSE, *théâtre*, Actes Sud Papiers, 1987.  
CLAUDE VERDIER, nature vive (avec Olivier Germain-Thomas), Privat, 2007.

## SQUARE DE LA COURONNE



CHRISTIAN GIUDICELLI

SQUARE  
DE LA COURONNE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

Oh, ce n'est rien, — c'est le signal du  
départ, dans la nuit...

O.V. DE L.-MIŁOŠZ





Que voit-elle ? Des nuages qui envahissent l'écran. Ou des flocons de neige en suspension, des milliers de flocons, affolés soudain, victimes d'une torture les condamnant au même mouvement saccadé pour l'éternité.

Autrefois, avec son premier mari — il s'appelait... il s'appelait ? —, elle avait dévalé des pistes quelque part dans les Alpes ou les Pyrénées, les Pyrénées plutôt, coiffée d'un bonnet de laine à pompon. Le soir, au chalet, elle mangeait des pommes de terre cuites sous la cendre. Aujourd'hui elle a faim de douceurs : meringues, macarons, barres chocolatées, dragées dont les enfants se régalaient pendant les fêtes ennuyeuses.

Se préparer pour le repas... de midi ou du soir ? À côté de son fauteuil médicalisé, qu'elle ne parvient pas à quitter sans aide, sur le plateau de la table à roulettes, se trouve posé à plat un petit miroir ovale tout près d'une brosse à cheveux. Elle s'en saisit : le miroir dans la main gauche, la brosse dans la droite. Elle ne tremble pas, ce sont des gestes qu'elle maîtrise.

Interrogeant son visage que ses yeux vides sans doute

ne reconnaissent pas — qui est cette étrangère ? —, elle promène la brosse parmi de rares boucles grises qu'elle tente de rabattre sur ses tempes pour les transformer en accroche-cœurs.

— Toujours coquette, mamie Rose.

Une jeune fille a fait irruption : celle qui gardera l'octogénaire cette nuit. Elle l'embrasse sur les joues sans obtenir d'autre résultat qu'un bruit de gorge.

— Contente que je sois là ? Vous vous embêtez ? Ah ! la télé ne fonctionne plus, elle est pourrie. Je l'éteins ou vous deviendrez aveugle, vous n'avez pas mis vos lunettes. Demain on vous en installera une en location.

— Coucou, dit mamie Rose.

Un des mots qui lui reste, servi avec le sourire étroit de ses lèvres pâles.

— Coucou, répond la fille. N'oubliez pas, mon prénom c'est Noëlle. Affreux ! Ma mère l'a choisi à cause de la naissance de Jésus : la religion, j'en suis victime. Vous avez la foi, vous ?

Mamie Rose ignore la question, acharnée à se réinventer une figure qu'elle puisse agréer. Noëlle lui retire brosse et miroir.

— On ne joue plus.

Elle précise :

— On va travailler.

Sans réel effort — la vieille ne pèse pas lourd —, elle la décolle du fauteuil puis, la tenant serrée contre elle, lui permet d'accomplir les trois pas qui mènent au canapé.

— Ne vous agitez pas, je n'en aurai pas pour longtemps.

À elle, la double tâche de femme de ménage et d'aide-soignante — infirmière, elle le serait plus tard quand elle aurait réussi ses examens — pour laquelle on lui octroie un salaire médiocre calculé par l'association qui lui a déniché la place. Elle balaie, époussette, rien ne lui répugne, pas même vider le pot en plastique accroché sous le siège. Un spray à la lavande camoufle la mauvaise odeur. Dans cet air chimique, elle apporte le dîner : un gratin d'aubergines réchauffé au micro-ondes, une grappe de raisin et un verre d'eau d'Évian. Tandis qu'elle picore, sa partenaire dévore les aubergines, engloutit les grains de raisin au risque de s'étouffer. Pour l'Évian, elle se montre réticente :

— Pas soif.

— Appliquez-vous : un verre, gorgée par gorgée... comme ça, bien... vous voyez, c'était pas la mer à boire.

L'opération achevée, elle la soulève de nouveau. Direction : la salle de bains où s'effectue une toilette sommaire qu'on répéterait demain matin. Ultime opération de la soirée : après l'avoir emmaillotée comme un bébé, la mettre au lit et ce n'est pas une mince affaire car la mamie se plaint :

— Mal.

Encore un des mots qui lui reste, le plus triste.

— Mal, mal...

La litanie ne prend fin qu'à l'instant où elle est étendue sous le drap léger, rose évidemment, comme sa combinaison, le coussin accueillant sa nuque, le papier peint des murs de la chambre.

— Si vous avez besoin d'un truc, si vous déprimez, vous m'appellez avec la clochette.

Noëlle retourne au salon. Elle s'en fiche que la télé soit en panne : les séries policières l'ennuient et les films sentimentaux lui donnent la nausée. Assise sur le canapé, elle attend que le noir envahisse la pièce imprégnée de cette moiteur caractéristique des lieux où demeurent les malades. Si elle souhaite s'en délivrer, il lui suffit de sortir sur le balcon, séparé du salon par une baie vitrée coulissante. De là, elle apercevra les lumières de la gare toute proche : une centaine de mètres à vol d'oiseau. Autour, il y a des immeubles bourgeois où les télévisions ne tombent jamais en panne. Dans les rues quelques passants, quelques habitués à l'intérieur d'une brasserie : le calme d'une ville de province un soir de semaine. À la station de taxis, un chauffeur au volant de sa grosse Peugeot espère que le T.G.V. de 21 h 32, en provenance de Paris, lui amènera un client. Lorsqu'il l'aura embarqué, il faudra se méfier de la circulation au carrefour, juste derrière la gare : il arrive que les conducteurs de deux-roues grillent le feu rouge. Voilà trois mois, un motocycliste de dix-huit ans a commis cette imprudence. Une voiture — une grosse Peugeot justement — n'a pu l'éviter malgré le coup de frein qui a bloqué les pneus. Le garçon a valdingué sur la chaussée. Résultat : colonne vertébrale brisée, ce qui l'empêche désormais de bouger les jambes. Prisonnier de son fauteuil, c'est une mamie Rose avant l'heure. Il se prénomme Tobie. Le jour de l'accident, vers midi, sur le trottoir du lycée, il avait embrassé Noëlle sur la bouche. Elle avait accepté d'autres baisers, subi plutôt qu'accepté, celui-là possédait une saveur particulière.

En quoi? elle ne saurait l'analyser bien qu'elle soit prête à le jurer.

Elle n'ouvrira pas la baie vitrée. Au cinquième étage, si l'on désespère debout sur un balcon où du linge pend à une corde et un géranium s'étiole dans son bac, l'aventure se limite au saut du suicidé. Il existe des manières moins brutales de s'échapper : par les films, la musique, la littérature. Chez la vieille, pas de D.V.D. ni de C.D. Restent les bouquins... là, aucun problème, l'embaras du choix. Ils garnissent les rayonnages de la seconde chambre, la sienne, après avoir été celle de Jacques, le fils de mamie Rose, un écrivain qui venait la visiter de temps en temps lorsqu'elle était encore fréquentable. Depuis que Noëlle accompagne la malheureuse vers le dénouement, elle n'a pas vu ce Jacques, sinon en photo au dos de la couverture de son premier livre qu'il avait publié à un peu plus de vingt ans, son âge à elle. Avec ses yeux démesurés qui lui mangeaient le visage, il ressemblait assez à Tobie. À présent il frôle la cinquantaine s'il ne l'a pas dépassée. A-t-il gardé quelque chose du charme fragile idéalisant la photo ancienne? Elle s'en rendra compte demain puisque Jacques descendra du T.G.V. de Paris à 21 h 32 et qu'il a promis de faire un détour par l'appartement avant de rejoindre l'hôtel très chic, quatre étoiles pas moins, où il a réservé.

— Mamie, vous dormez? j'ai oublié de vous avertir..., commence Noëlle en s'arrêtant au seuil de la chambre rose.

— Coucou...

— Une nouvelle qui va vous réjouir.

- Coucou...
- Demain vous direz coucou à votre fils.
- Mouflon ?
- Mouflon n'est pas votre fils.

Renonçant à une explication inutile, elle entre dans la seconde chambre pour y explorer la bibliothèque. Les volumes sont classés par auteurs et par pays selon l'ordre alphabétique. Il s'agit essentiellement de fictions modernes dont elle a feuilleté plusieurs exemplaires sans avoir envie d'en lire un jusqu'au bout, les drames ou les bonheurs de héros de papier n'étant pas les siens. La poésie l'attirait davantage parce que c'était bref un poème et que ça permettait de rêver. Elle choisit un recueil d'Apollinaire en souvenir du *Pont Mirabeau* — une espèce de chanson, comme une rengaine qui s'incruste — qu'un prof avait commenté au lycée. Il ne figure pas dans ce recueil. Tant pis ou tant mieux : ce qu'elle découvrirait n'appartiendrait qu'à elle seule. Trois vers l'attendent au bas d'une page :

*La nuit descend  
On y pressent  
Un long un long destin de sang*

Vers sa quinzième année, Jacques, comme la plupart de ses camarades, écrivait des poèmes, mais alors qu'eux s'échinaient à imiter Hugo ou Lamartine, lui aspirait à égaler Rimbaud ou Lautréamont : il supprimait la rime pour se sentir plus libre avec ses visions. D'où des pages

orageuses qu'il ne tarda pas à juger ridicules. Écrire ne fut pas sa première vocation. Enfant, à la suite d'une traversée qu'il avait faite en été sur un gros bateau qui reliait Marseille et Ajaccio, il avait décidé qu'il serait marin, mousse ou capitaine, la hiérarchie importait peu.

Cette nuit-là s'annonçait paisible. Au départ, pas une étoile ne manquait dans le ciel. Elles disparurent toutes dès que *Le Cymos* — c'était le nom du bateau — aborda le golfe du Lion, une houle soudaine le secouant si fort qu'il grinça et gémit comme s'il redoutait le naufrage. Sur le pont, les passagers hébétés subirent l'assaut, cramponnés à leur chaise longue avec peut-être l'idée qu'elle servirait de bouée. Les parents de Jacques s'étaient payé une cabine pour y rester en compagnie de leur fils. Son père, un Corse d'origine montagnarde, n'appréciait pas les caprices de la mer et sa femme non plus. Au roulis et au tangage, aucun des deux ne résista : « Je suis à bout, je vais mourir », disaient-ils en se tortillant sur leur couchette à la recherche d'une position qui leur aurait épargné la nausée. Sans succès. L'étonnant pour Jacques : ils ne se souciaient plus de lui, alors que d'ordinaire sa qualité d'unique rejeton lui valait de les avoir tout le temps sur le dos. Il poussa la porte de la cabine et sortit. Ballotté dans un couloir étroit dont le sol se dérobaît à chaque pas, il atteignit un abrupt escalier métallique qu'il escalada sans encombre. Il en gravit un autre, un autre encore, avec l'impression d'effleurer les marches. Au débouché d'une écoutille, il gagna sur l'arrière du bâtiment une plate-forme minuscule, comme suspendue au cœur de la tempête où elle paraissait se frayer un chemin tel un tapis volant de

conte arabe. Se retenant à une barre d'appui, Jacques dominait le monde depuis ce poste privilégié. Le monde : dans les ténèbres au-dessous, un agglomérat de spectres éperdus qui, quoi qu'ils tentent, n'échapperaient plus à leur prison. Jacques seul vivait, frémissant d'une joie animale qu'il aurait savourée jusqu'à l'aube si le vent n'avait fini par lui coller sur la figure un masque humide qui l'asphyxiait. Il descendit de son perchoir et, au lieu de se réfugier dans la cabine des parents, il pénétra dans le bar-restaurant des premières classes où il ne rencontra ni serveurs ni clients. Une odeur de vomi, provoquant en lui une brève nausée — y succomberait-il à son tour ? — le chassa vers le fumoir juste à côté. Pas un chat, quatre ou cinq fauteuils de cuir autour d'une table basse. Comme ses jambes n'étaient plus sûres et qu'il craignait le retour de la nausée, il en choisit un pour s'y blottir. Le temps d'avoir la certitude qu'ainsi lové, le risque de malaise s'évanouirait, il ferma les paupières.

À l'instant où il les rouvrit, il aperçut, assis en face de lui sur la table basse, un être singulier aux longs cheveux blonds encadrant un visage diaphane. Ce jeune homme, son aîné d'environ dix ans, qui aurait pu être ce grand frère qu'il reprochait à ses parents de ne pas lui avoir donné, l'observait fixement. Il n'eut pas peur mais se sentit nu sous ce regard très clair, bleu lavé, capable de traquer dans sa conscience même le secret dont il ne faisait que soupçonner qu'il orienterait plus tard sa vie. Dans ce regard nulle haine, d'amour pas davantage : un regard de lecteur et le livre c'était lui Jacques qui espérait de l'apparition un ordre auquel il se serait



empressé d'obéir. Il pensait aux mots du Christ qu'il avait appris au catéchisme : « Lève-toi et marche ! » Il se serait levé et en route... L'étranger ne dit rien, sans un signe il s'en alla.

Le mouflon ne voyage pas seul. Ce petit animal brun-roux, ancêtre du mouton, se déplace par bandes dans des massifs montagneux, en Corse notamment, dont on prétend qu'il est originaire. Jadis, alors qu'il passait ses vacances dans l'île, Jacques guettait son irruption entre les rochers granitiques qui surplombaient le village de sa famille paternelle. Persuadé de le reconnaître — on lui en avait montré des photos — grâce à ses belles cornes annelées autour de la tête, il le rejoindrait pour le caresser. Ainsi qu'il le faisait avec les chèvres de sa grand-mère, il gambaderait avec lui à travers le désordre du maquis, vite propulsé hors de soi, enfiévré par l'odeur résineuse des cistes plus sensuelle que la brûlure de l'été. À la suite de ces jeux, alternant courses et culbutes, ébauches des vertiges de l'amour, essoufflé, il se reposerait sur un terre-plein à proximité d'une source : l'eau coulait d'un tuyau vert-de-gris, presque glacée, avant d'alimenter un bassin où des paysannes en noir venaient régulièrement laver leur linge. Une fois désaltéré, il se coucherait sur le dos, la chemise déboutonnée afin de permettre à son buste de profiter du soleil pendant que le mouflon grignoterait les feuilles des bruyères et les genêts.

Jacques n'a jamais croisé l'animal fabuleux. Il ignore

pourquoi on a surnommé Mouflon le fils d'un vague cousin, baptisé Jérémie.

Cette nuit qui précède l'arrivée de Jacques, mamie Rose rêve. Un traîneau, tiré par d'énormes chiens, l'emporte sur une plaine où tourbillonne la neige. Des chiens? elle préférerait des chats... elle en a eu un tout noir et affectueux... qu'il revienne sur ses genoux et qu'il n'en bouge plus... Une voix lui parle bas, sa propre voix lorsqu'elle pouvait parler : « Non, le chat ne reviendra pas... écrasé par la Fiat d'un chauffard le jour funeste où il s'était aventuré dans la rue. Depuis, la température a baissé, elle est descendue au-dessous de zéro : moins dix, moins trente, nous approchons du cercle polaire... » Elle se dresse sur le siège du traîneau, elle n'en veut pas du cercle polaire : « Demi-tour, s'il vous plaît, vers des régions moins brutales ! » Entre les flocons un garçon se faufile, d'un bond il se retrouve à côté d'elle sur le traîneau : « Maman, je vais te délivrer de ce traquenard. » Le garçon ne partage aucun trait commun avec son fils, il lui rappelle plutôt ce camarade scout quand elle faisait partie des Éclaireurs de France : ils avaient triomphé dans une saynète à deux personnages écrite par le pasteur pour le spectacle de fin d'année... oh ! la chaleur de cette main au contact de la sienne quand ils s'étaient inclinés devant le public et, une minute après, la chaleur de ces lèvres dans son cou... Le théâtre s'efface, la neige tombe à nouveau, le pôle doit être tout près. Plus de chiens pour le traîneau,

plus de traîneau, plus de garçon surgissant comme un sauveur. Elle est assise au milieu des flocons qui vont l'ensevelir. « Mon fils, mon amour... » Un appel qu'elle n'arrive pas à lancer. Plus de mots, juste un cri.

Un cri qui réveille Noëlle dans la chambre voisine. Elle y est habituée : presque chaque soir, mamie Rose le pousse autour de trois heures du matin. Inutile d'y prêter attention, il ne signifie rien de dramatique. Le calme est déjà rétabli et durera jusqu'à l'aube. Allongée nue sous le drap blanc, Noëlle n'a qu'à se rendormir. Pourtant elle se lève : de tous les cris de mamie Rose, si celui-là était le dernier ?

Mouflon a rarement les mains inoccupées. Il s'inscrit dans la catégorie de ceux dont on dit que, s'ils le touchaient, ils transformeraient le plomb en or. Sur la table en bois blanc de la cuisine, il dispose les nappes : deux pour les bols, un pour les pots de confiture, un pour le beurrier. Dans l'évier en inox, il lave des couverts déjà propres, s'appliquant à les essuyer comme s'il s'agissait d'objets de valeur bien qu'ils soient eux aussi en inox. Plus tard il se verse du lait froid qu'il savoure gorgée par gorgée. Avant qu'il ait fini, son père arrive dans la cuisine.

Ils se saluent sans un baiser, sans un contact, pas même une tape sur l'épaule. Le père, qui reste debout, trempe une tartine dans son café puis avale avec bruit.

— Je vais me raser, dit-il. Toi, tu as de la chance : pas encore de poil au menton.

— Une peau comme chez les filles ?

— La peau de ta mère.

Une Philippine qui s'était sauvée alors que Mouflon n'avait pas fêté ses sept ans. Elle le berçait en lui chantant un air gai — pas si gai peut-être — dans une langue

dans la boîte à gants. Durant la dernière partie du trajet, il chante la berceuse gaie de sa mère, la chante et la rechante. Lorsqu'il arrive à la maison, Aldo n'est pas encore couché : il lit le journal dans le salon.

— À peine minuit, je ne t'attendais pas si tôt. Bonne soirée ?

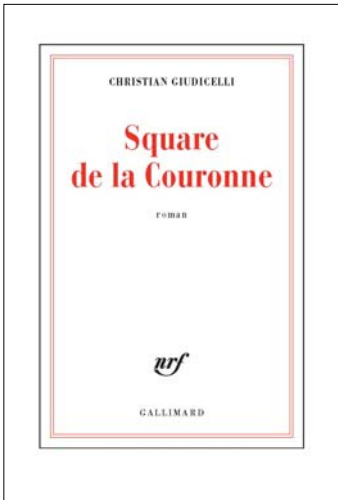
— Pas mal.

— Notre cousin Jacques a sympathisé avec toi ?

— Je l'ai perdu.

— Comment, tu l'as perdu ? Ça signifie quoi, Mouflon ?

— Appelle-moi Jérémie.



# Square de la Couronne Christian Giudicelli

Cette édition électronique du livre *Square de la Couronne*  
de *Christian Giudicelli*  
a été réalisée le 25/01/2010 par les Editions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé  
d'imprimer en janvier 2010 (ISBN : 9782070128303)  
Code Sodis : N39522 - ISBN : 9782072376948